Document généré le 19 avr. 2024 20:02

Vie des arts

Vie des arts

Marcel Saint-Pierre
Matière, dis-moi…

René Viau

Volume 51, numéro 209, hiver 2007–2008

URI : https://id.erudit.org/iderudit/52469ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Viau, R. (2007). Marcel Saint-Pierre : matière, dis-moi…. *Vie des arts*, *51*(209), 46–48.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Surtout connu comme peintre, mais aussi poète et professeur d'histoire de l'art, Marcel Saint-Pierre présente plusieurs expositions. Riches, pleines d'ambivalences, ses œuvres interrogent la notion même de peinture.

MARCEL SAINT-PIERRE

MATIÈRE, DIS-MOI...

René Viau

Page de gauche
Claire-voie, 2003
Pellicule d'acrylique sur toile
140 x 163 cm
Cévennes
Photo : Guy L'Heureux

Ci-haut
Fait main, 2002
Pellicule d'acrylique sur toile
100 x 100 cm
Paris
Photo : Guy L'Heureux

Constituée de strates, l'empreinte est au fondement de la peinture de Marcel Saint-Pierre. Chez lui, l'élaboration fait aussi partie de l'œuvre. En ce sens, il se pose et nous pose des questions sur le « tout » de l'œuvre peinte : la toile, ses limites, ce qui y adhère, en somme ses constituantes qu'il met en évidence.

Depuis le début des années 80, il travaille par pliages selon des modalités fixes et définies ; d'une fois à l'autre, le processus fait appel aux mêmes gestes, au même rituel. Se concentrant sur ce mode d'application du pigment qui lui permet de mieux cerner ses interrogations, Saint-Pierre crée de véritables espaces d'indécision. Au départ, la toile, saturée de pigments, de zébrures et de motifs peut être, par exemple, pliée en accordéon. En un second temps, remise à plat, le peintre applique cette « matière » sur une feuille de plastique. Là, la matière est froissée, encore une fois, réduite en plis de types variés (en diagonale, orthogonaux, en accordéon…) puis ramenée à l'horizontale. De nouveaux tracés apparaissent alors. À partir de ces suggestions, le peintre rajoute de la couleur. Il resserre ses thèmes picturaux. De nouvelles configurations naissent. Cette empreinte est ensuite transférée sur le support traditionnel de la toile. Une fois la peinture sèche, la pellicule de polythène est retirée.

VOUS AVEZ DIT PEINTURE ?

Le résultat se présente à la fois dans la tridimensionnalité d'un objet doté d'une certaine épaisseur et dans la bidimensionnalité de couches « plantes ». Si ces œuvres si touffues et luxuriantes n'ont rien d'ascétique, le cheminement et la rigueur dont elles procèdent leur confèrent leur homogénéité.

Pur et dur, Marcel Saint-Pierre ne dévie pas de ses processus. Cet ancrage sur le *faire* lui permet, paradoxalement, d'aller plus loin. En effet, marqué par la réflexion théorique issue de la « la crise de la peinture » sévissant à partir du tournant des années 70, dynamisé par l'énergie des idéaux et des utopies révolutionnaires d'alors, Saint-Pierre à l'instar du groupe *Supports-surfaces* dont il a longtemps été proche, de Daniel Buren en France, ainsi que de Ryman aux États-Unis, tente de réduire cette « pratique » qu'est la peinture à ses composantes élémentaires. Tandis que certains ont choisi de traiter des modalités

NOTES BIOGRAPHIQUES

Après ses études à l'École des beaux-arts de Montréal, Marcel Saint Pierre amorce sa carrière d'artiste en 1972, à Paris où ont lieu ses premières expositions. De retour à Montréal, l'influence du mouvement *Support / Surface* marque ses créations. Par la suite, ses séjours, à New York, en 1991 et en 1995, le conduisent à produire des œuvres qui reflètent des événements de l'actualité et de sa propre vie.

Lauréat du Prix Louis-Comtois, en 1992, Marcel Saint-Pierre a participé à plus d'une soixantaine d'expositions collectives au Québec, en France et aux États-Unis. Depuis 1975, son œuvre a également fait l'objet de quelque quarante expositions individuelles en Amérique et en Europe, notamment les rétrospectives *Travaux 1972-1982* à la Galerie d'art de l'Université de Moncton (1982), *Blue Note* à la Galerie Grave (Victoriaville) en 1992 et *Transferts 1991-1997* à la Maison des arts de Laval en 1997.

Les créations de Marcel Saint-Pierre font partie de prestigieuses collections privées et publiques dont celles du Musée national des beaux-arts du Québec, du Musée d'art contemporain de Montréal de la Banque Nationale du Canada, de Québécor, de Loto-Québec et de Sun Life Canada.

À Montréal, Marcel Saint-Pierre est représenté par la Galerie Éric Devlin.

d'accrochage ou des méthodes d'installation, il choisit de se préoccuper, lui, de la surface picturale. Plongeant au vif de ses qualités intrinsèques, il en propose une relecture. À l'origine, Saint-Pierre voulait se démarquer du formalisme doctrinaire des années 60. Et justement, l'un des particularismes de sa production tient à ce qu'elle aussi a démarré durant les années où la peinture était donnée pour moribonde, ou du moins, parvenue à sa conclusion. Proposées à la galerie Éric Devlin, certaines de ses œuvres du début des années 70 éclairent la genèse du cheminement de l'artiste. On peut voir la série des *Nœuds* de même que les traces d'œuvres réalisées en plein air, écologiques en quelque sorte et constituées de poudre colorée disséminée à travers la neige. On comprend mieux alors les jonctions qu'établit Saint-Pierre avec la performance tout comme sa tentation de l'épaisseur au moment où la scène artistique est alors obsédée par les actions, l'installation ou les « *shape-canvas* »[1]. À la Galerie Verticale, l'accent est mis sur des *tondi* récents au climat nocturne.

EXPOSITIONS

DE LA MATIÈRE À LA PENSÉE 1998-2008
Maison des arts de Laval
Salle Alfred Pellan
1935, boul. de la Concorde Ouest
Laval
Tél. : 450 662-4440

Du 16 février au 20 avril 2008

ACCROCHAGE 1970-1990
Galerie Éric Devlin
3550, rue Saint-Jacques Ouest
Montréal
Tél. : 514 885-4238

Du 28 février au 30 mars 2008

SUITE NOCTURNE
Galerie Verticale
2084, boul. des Laurentides Sud
Laval
Tél. : 450 975-1188

Du 13 janvier au 23 février 2008

Image engloutie, 2002,
Pellicule d'acrylique sur toile
115 x 115 cm
Paris
Photo : Guy L'Heureux

APÔTRE DE L'ÉPAISSEUR

Avec liberté, en procédant ainsi à ses déconstructions, Saint-Pierre brouille en même temps les pistes car il se réfère sans cesse à des marges, à des croisements, à d'autres intersections. Découpant la forme et la déstructurant, il fonde son espace sur la dispersion et l'hybride. L'emphase sur l'imprégnation, cette anti-*flatness* qui mise sur l'épaisseur autant physique qu'historique de la peinture dont il se fait l'apôtre, ramène paradoxalement à la notion de bas-relief. En la regardant avec attention, cette peinture de l'empreinte pourrait parfaitement abandonner tout plan et idée de profondeur. La surface paraît à la fois se gonfler et se briser. Les relations des motifs et du fond sont rendus chaotiques par la décomposition, la superposition ou l'interprétation des formes. Toute hiérarchie entres les éléments du tableau s'estompe. Ces tableaux semblent faire fusionner ou disparaître dans leur masse ce qui les compose. Conférant au regard la faculté d'un passage entre intérieur et extérieur, leur transparence s'oppose à l'opacité des couches et des voiles picturaux traditionnels. La matière picturale semble à la fois faire ressortir des souvenirs engloutis et les absorber.

Extrêmes, ces toiles recèlent pourtant en elles, loin de la rigidité implacable du processus qui les gouverne, les possibilités même d'un réenchantement. Ne se donnant à voir que pour ce qu'elle est, la peinture y laisse pourtant entrevoir qu'elle est beaucoup plus que cela. Pour un peu, on y percevrait les rumeurs du monde et, autobiographique, l'écho de fragments ou de quelques éclats de la vie même de l'artiste. Tandis qu'affleure la nature inconsciente des pulsions, le peintre semble prôner un retour à l'instant de « l'action », à la fécondité qui a nourri les périodes de création par-delà ce qui matérialise et qui désormais est « cristallisé ». C'est un peu comme si une subversion travaillait et creusait l'idée de la « croûte » pour approcher à ce qui serait l'essentiel ce « rien d'autre » que serait la matière vivante de l'œuvre d'art, certes figée mais, au moins, transparente.

Entre confrontation matiériste et ouverture dématérialisée, le chemin que propose Marcel Saint-Pierre est à la fois évident et mystérieux, littéral et métaphorique, en tout cas fécond de révélations potentielles. Ainsi son travail provoque le vertige car il invite ni plus ni moins à passer sous l'œuvre, à la traverser du regard, à se laisser recouvrir de ses entrelacs, à s'imprégner de sa matrice, à revenir à l'acte fondateur mais en même temps à affronter résolument ce qui est fixé, magma à la fluidité engluée, s'aveuglant de l'inaccessibilité de ce qui est saisi. □

[1] Un catalogue au texte très fouillé d'Anite de Carvlaho accompagne la présentation de la Maison des Arts de Laval.

Références :
1. *Marcel Saint-Pierre*, Jean Dumont, *Vie des Arts*, n° 140, Automne 1990, pp. 73-74.
2. *Marcel Saint-Pierre : le passé recomposé*, Jules Arbec, *Vie des Arts*, n° 158, Printemps 1995, pp. 57-59.
3. *Marcel Saint-Pierre – Le discours et la méthode*, Bernard Lévy, *Vie des Arts*, n° 185, Hiver 2001-2002, pp. 69-72.